



QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA CONSTANCE

Soumis par Bill Carr, Superviseur de l'Alberta

Il y a un moment, j'ai reçu le dernier numéro de Post Play Express et je me suis souvenu de mon engagement à produire un article pour le numéro de mai. Au cours du week-end du 4 au 6 mai, nous avons tenu une réunion de l'exécutif et du Cabinet de l'ABOA à Edmonton, le tout couronné par notre Assemblée générale annuelle le dimanche après-midi. En me préparant pour ces rencontres, j'ai réfléchi aux défis et aux succès de la dernière année et j'ai pensé que certains éléments pourraient bien convenir à un article pour Post Play Express. J'espère que vous serez d'accord.

Le recrutement et la progression des officiels sont toujours à l'ordre du jour et, à mon souvenir, notre président Jim Walsh, en a parlé dans un article antérieur. En Alberta, et possiblement dans d'autres provinces, il semble que le défi soit plus grand dans les zones rurales. Mais, pourquoi? Et en quoi est-ce lié à la constance? Réfléchissez à cette possibilité.

La relation entre les organismes provinciaux/territoriaux de régie du sport et leur associations respectives d'officiels varie considérablement au Canada et je crois est loin d'être constante. Dans certaines provinces, les organismes provinciaux/territoriaux accordent un soutien financier et humain à leur association d'officiels dans le recrutement, la formation et la progression. C'est considéré comme une partie inhérente à leurs responsabilités. Ainsi, des stages de formation peuvent se tenir dans les régions éloignées à coût nul ou modique pour les participants. Dans notre province, un tel soutien est inexistant et les frais de participation à un stage sont à la charge entière des participants. Pour notre Super Weekend, le coût s'élève à 100\$ par personne sans compter les frais de déplacement et de séjour. Nous croyons qu'il s'agisse d'un facteur dissuasif pour certains officiels de régions rurales qui arbitrent moins d'une vingtaine rencontres de niveau secondaire dans l'année. La question se

pose alors : « Le coût pour devenir un officiel accrédité peut-il jouer un rôle dans le cycle de recrutement et de progression?

La rétention des officiels est étroitement lié au recrutement et à la progression, mais elle est beaucoup plus compliquée. J'estime que les gens abandonnent l'arbitrage pour nombre de raisons dont certaines sont documentées ci-dessous.

La perception de ne pas avoir de possibilité d'avancement ou la frustration associée au calendrier actuel d'assignations sont probablement en tête de liste. Les associations d'officiels identifient souvent les arbitres au fort potentiel et s'efforcent de fournir l'encouragement et le mentorat nécessaires à la croissance. En Alberta, nous avons établi des normes minimales d'admissibilité à la sélection pour les championnats provinciaux. Par exemple, un candidat doit avoir participé à un stage provincial au cours des deux dernières années et obtenir un score minimum de 80% à l'examen de l'ACAB pour avoir accès à une assignation provinciale de niveau collégial. Avec quelle constance ces principes doivent-ils être appliqués? Prenons le cas d'un président ou leader d'un petit groupe de 8 officiels à plusieurs heures au nord d'Edmonton. Son avancement consiste à être choisi pour arbitrer un tournoi provincial scolaire. C'est la récompense ou l'objectif. Mais, cet officiel n'a obtenu qu'une note de 76% à l'examen de l'ACAB. Avec quelle constance doit-on appliquer les normes, connaissant le risque de perdre, d'abord l'officiel, puis le leader d'une association locale, voire même l'association locale elle-même?

L'épuisement constitue une autre cause de la perte d'officiels. Le basket est dorénavant un sport qui se joue sur 12 mois avec peu de pauses au cours de l'année. Morgan Munroe a traité de ce sujet dans son article du Post Play Express publié plus tôt cette année. Peut-être que nos associations locales ou provinciales doivent réduire leur engagement de services aux différentes ligues et accorder à leurs officiels du temps de repos. De même, peut-être que les arbitres devraient accepter moins de nominations afin de profiter de temps d'arrêt et d'un meilleur équilibre de vie familiale/professionnelle.

Je dois avouer que l'article de Cam Moskal plus tôt cette année a trouvé écho chez moi et je suis convaincu que la rémunération du travail des officiels joue un rôle dans la rétention. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, mais je crois qu'à quelque part, le principe de compensation égale ou constante pour un niveau constant de travail s'est perdu.

Les attentes des intervenants locaux et provinciaux à qui souvent nous fournissons nos services, constituent un élément qui compliquent les défis auxquels les associations d'arbitres font face. En Alberta, il existe deux organismes principaux qui correspondent à cette catégorie, l'une au niveau secondaire (ASAA) et l'autre au collégial (ACAC).

L'ASAA décide seule de l'endroit où se tient ses championnats provinciaux. Souvent, afin de promouvoir les sports dans les zones rurales et ainsi donner à leurs championnats un caractère vraiment provincial, on attribue ces événements à de petites communautés. Ces dernières disposent habituellement d'un petit nombre d'officiels sinon aucun et se situent à de grandes distances des centres urbains où les officiels ne demanderaient pas mieux que d'avoir l'occasion de travailler à un championnat provincial. Cependant, le coût devient un facteur (surtout pour le déplacement et le logement) et il s'avère nécessaire d'équilibrer le coût et la disponibilité des arbitres (certains ne peuvent pas prendre congé pour voyager le mercredi et arbitrer le jeudi, vendredi et samedi) avec le calibre d'arbitrage requis. Il peut s'ensuivre une inconstance dans l'équilibre global de l'équipe d'officiels nommés à un tournoi. Malheureusement, cette inconstance provoque une inquiétude. Nous recevons souvent des plaintes telles : « Nous avons vu un meilleur arbitrage au niveau régional qu'au provincial. » Ou encore : « Il y avait un arbitre dans les gradins qui regardait les rencontres et qui aurait dû être assigné au tournoi. » Ou bien : « Comment cet arbitre a-

t-il reçu une nomination au provincial? Il a été terrible lors d'une de nos rencontres plus tôt cette saison. » Mais heureusement, notre relation avec l'ASAA est excellente. Ils comprennent le défi d'organiser la même fin de semaine huit championnats scolaires provinciaux, chacun avec 12 à 16 équipes. Et ils réalisent les nombreuses variables dans la recherche de la compétence et de la constance en arbitrage. Cette année, nous avons eu un championnat provincial scolaire joué dans une petite communauté rurale située à 700 km au nord d'Edmonton.

Enfin, je traiterai brièvement de l'ACAC. À mon avis, c'est la conférence post-secondaire qui croît le plus rapidement au Canada. Il semble qu'à chaque année, une nouvelle institution se joint à l'ACAC avec des équipes dans différents sports, et en particulier en basketball. Encore là, le recrutement, la progression et la rétention des officiels dans les communautés de plus petites tailles posent des problèmes. Il faut disposer d'officiels qui possèdent un niveau plus avancé du PNCO et une compétence dans le système à 3 officiels. Lorsque le nombre d'officiels locaux est insuffisant, il faut faire voyager des arbitres ce qui malheureusement augmente le coût.. Donc, encore une fois, le facteur économique intervient lorsque nous nous efforçons de répondre au besoin de constance. Un exemple à l'appui.

Cette année, le championnat masculin avait lieu à Keyano College à Fort McMurray et le championnat féminin à Augustana College à Camrose. Comme point de référence, dans ces deux localités, il y a un total combiné de quatre officiels reconnus au niveau collégial. À Fort McMurray, les neuf officiels et les deux assignateurs ont tous pris l'avion alors qu'à Camrose, les 12 arbitres et les deux assignateurs ont dû faire 5 heures de route pour faire le championnat.

En lien avec notre processus de certification dans le cadre du PNCO, nous avons pu profiter du support de l'ACAB et voir Nancy Éthier et Warren Poncsak participer à ces tournois en compagnie de Jake Steinbrenner et Grant Stewart de l'ABOA. Jake et Grant sont tous deux des évaluateurs nationaux. Ces deux tournois ont vraiment revêtu un caractère provincial avec seulement un officiel de Camrose. Un de nos objectifs consistait à recevoir l'aide d'évaluateurs accrédités du PNCO en provenance de l'extérieur de l'Alberta afin de nous aider dans le processus de certification. Ce fut un succès sur toute la ligne. Au plan de la constance, je crois que cela a constitué l'un des moments les plus marquants de cette année.

J'espère que mes remarques sur la constance susciteront réflexion et discussion, autant localement, provincialement que nationalement. Je ne crois pas qu'il existe de solutions faciles, mais j'estime qu'un effort pour définir quelques lacunes améliore la probabilité d'apporter des améliorations.

EN ROUTE VERS BARCELONE

Soumis par Dick Steeves, du Nouveau-Brunswick

Dernièrement, j'ai reçu un appel de mon bon ami Don Grant, alias Chico, aussi connu comme le Parrain, qui me demandait de produire un article à propos de mes expériences en arbitrage au basketball et de décrire comment quelqu'un passe de l'école secondaire Bessborough à Barcelone. Alors, je me suis demandé de quoi j'allais parler. Et plus précisément, de quoi il voulait entendre parler. Je ne savais pas par où commencer, sauf peut-être que le début pourrait être un bon endroit. Il y a plusieurs années, un médecin de mes amis, Dr. Tom Barry de Fredericton, m'a demandé si j'avais gardé un journal de mes expériences au basket et je lui ai dit que non. Je regrette de ne pas l'avoir fait. Alors, ce qui suit vient de ma mémoire.

Qui aurait pensé qu'une faute technique, par une soirée froide de février à Sussex, Nouveau-Brunswick, il y a longtemps, allait conduire à une rencontre avec la plus grande équipe de tous les temps sur la scène olympique? Ça semble tiré par les cheveux, mais c'est ainsi que tout a commencé. Notre équipe, Moncton High, jouait un match un vendredi soir à Sussex et, durant la partie, j'ai dit quelque chose à un arbitre et il m'a décerné une faute technique. Je ne me souviens pas des mots lancés ou de l'arbitre en question, mais l'entraîneur m'a immédiatement retiré du jeu et j'ai passé le reste de la partie sur le banc. Le lendemain, nous jouions contre Sackville à la maison et lorsque je me suis présenté au gymnase, l'entraîneur m'a informé que je ne revêtrais pas l'uniforme pour le match parce que j'avais mérité une faute technique la veille. Pas besoin de dire que j'étais déçu, car c'était la dernière rencontre de la saison régulière et un gros match. Ed Skiffington, le directeur des sports à Moncton High à l'époque, était dans la pièce lorsque j'ai appris que je ne jouerais pas. Il a senti que j'étais furieux et il m'a dit : « Ramasse tes espadrilles, tu viens avec moi. » Je lui ai demandé où nous allions et il m'a répondu : « Arbitrer un match de basket à l'autre bout de la ville. » C'était une rencontre de niveau secondaire entre Harrison Trimble et Simmonds. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais, mais Skiff a réussi à me traîner et le match s'est déroulé sans problème. J'étais accro. De fait, en réalité, cette faute technique s'est avérée le catalyseur. Rien n'arrive pour rien, dit-on.

Maintenant que j'étais mordu d'arbitrer au basketball, Skiff me fit arbitrer souvent dans la ligue intramurale à l'école. C'est là que je me suis fait les dents pour ainsi dire et que j'ai appris à gérer un match et à utiliser les techniques de base. Skiff m'a beaucoup aidé à cet égard et a été celui qui a lancé ma carrière. Au cours des années suivantes, j'ai arbitré un grand nombre de parties dans la région de Moncton. En 1968, je suis entré à l'Université du Nouveau-Brunswick et j'ai continué à arbitrer durant mes études. C'était un bon moyen de rester en contact avec le sport et de faire quelques sous comme étudiant. En fait, nous avons arbitré beaucoup de matchs à cette époque, car il y avait alors plusieurs bonnes équipes à Fredericton et donc pas de pénurie de rencontres.

C'est là que j'ai rencontré Bill Ritchie. Bill était responsable de l'assignation à Fredericton et nous sommes devenus bons amis au fil des ans. Bill était un géant du basketball canadien. Il était d'abord un excellent officiel et, par la suite, un administrateur très compétent. Il a participé à la création de la première association d'arbitres de basketball au Nouveau-Brunswick. Par la suite, il a été membre de l'exécutif d'associations nationale et internationale d'arbitres. J'y reviendrai plus loin, car cela a joué dans ma carrière plus tard.

Pendant ce temps, durant mes années de formation, j'ai rencontré une personne du nom de Don Grant. Don est une légende dans les cercles de l'arbitrage au Nouveau-Brunswick aussi bien qu'au niveau national dans plusieurs sports. Il est membre de plusieurs panthéons du sport et ce, à juste titre. Il possédait tous les atouts. Don m'a en quelque sorte pris sous son aile. C'est lui qui m'a enseigné comment arbitrer, comment gérer une partie, comment traiter avec les joueurs et les entraîneurs, comment me sortir de situations épineuses et, en même temps, rendre tout le monde heureux. Il a partagé avec moi le courage nécessaire pour être parmi les meilleurs. Nous avons fait une tonne de matchs ensemble au cours des années, aux niveaux scolaire et universitaire et les leçons qu'il m'a enseignées m'ont grandement servi par la suite.

Nous voici en 1982 et c'est ici que tout a vraiment commencé. Bill Ritchie m'a appelé un jour et m'a demandé de poser ma candidature pour une licence d'arbitre international, une licence FIBA. Les Universiades allaient se tenir à Edmonton en 1983 et on allait avoir besoin de plusieurs officiels canadiens. J'ai donc demandé et obtenu ma licence et me voilà prêt à affronter le monde. Plus tard cette année-là, Bill Ritchie m'envoie à mon premier tournoi international à La Havane, Cuba, avec l'équipe nationale du Canada. À part avoir été malade comme un chien là-bas, ce fut une expérience heureuse. Maintenant, j'avais vu ce qu'était le basketball international. Du jeu plus rapide et beaucoup plus physique que le basket universitaire au Canada. Un bel apprentissage pour moi.

Maintenant, c'est 1983 et nous sommes aux Universiades à Edmonton. Les assignateurs de Yougoslavie et d'Espagne, ne connaissent Dick Steeves ni d'Ève ni d'Adam. J'ai été assigné à de bons matchs et, à mon avis, j'ai pensé avoir fait un bon travail. Pas de problèmes majeurs. C'étaient tous des matchs masculins. Les rencontres éliminatoires commencèrent et le Canada se qualifia du côté masculin. On se dit alors que les officiels canadiens étaient cuits à cause de la neutralité. Le lendemain, à ma surprise, je reçois une assignation du côté féminin, un match éliminatoire entre la Roumanie et la Chine. Le match se déroule bien et la Roumanie gagne aisément. Deux jours plus tard, je suis assigné à la rencontre pour la médaille d'or du côté féminin entre les USA et la Roumanie. Tu parles d'une surprise! Les USA gagnent facilement. De tous les officiels de partout au monde, pourquoi choisir une recrue du Canada pour le match de médaille d'or? Je n'en ai aucune idée sauf, peut-être, que les assignateurs ont aimé mon style d'arbitrage. Parfois, vous êtes chanceux et les choses se déroulent bien.

L'année suivante, en 1984, je suis invité à un tournoi à Sao Paulo, Brésil. C'est un tournoi de clubs avec la plupart des équipes provenant d'Amérique du Sud. Quelques autres équipes aussi sont là dont celles des États-Unis et de l'Italie. Ce fut une autre belle expérience d'apprentissage de la difficulté du basket international masculin. Ce fut la première fois où je fus impliqué dans une rencontre avec une grosse bagarre. Une chose que j'ai apprise, c'est que lorsque ces gars-là ne s'aiment pas et qu'ils se mettent à frapper, ce n'est pas une bonne idée de se trouver au milieu. Ce sont des grands garçons. La personne responsable des assignations venait de la Yougoslavie. Vous l'avez deviné, le même gars que l'année précédente à Edmonton. Et par chance, vous l'avez encore deviné, je fais encore la finale. Je pense qu'il m'aimait. En fait, il était une personne très influente, le président de la Commission technique internationale. Il m'a dit que la seule façon de s'améliorer est de faire le plus grand nombre de parties que possible. L'expérience est un grand professeur, disait-il.

En 1985, j'ai été invité à un tournoi à Taipei, Taiwan. C'était un tournoi un peu différent, car c'était un tournoi féminin et mon premier voyage en Asie. De tous les matchs que j'ai arbitré au cours des années, les rencontres féminines n'ont pas été ma force. Mais, une des parties fut particulièrement mémorable. J'arbitrais avec un officiel féminin des USA, Patty Broderick, un très bon arbitre que j'aurais l'occasion de rencontrer à nouveau aux Olympiques à Séoul,

en Corée. Le match opposait les équipes de la République de Corée et de la République de Chine (ROK vs ROC). Quel match! Avec 12 000 spectateurs bruyants. Il n'y avait aucun jeu au pivot. C'était comme une rencontre d'athlétisme, courses et tirs, aller et retour sur le terrain avec un très haut taux de réussite. Ces filles savaient vraiment jouer.

En 1986, c'était à nouveau en Amérique du Sud, un tournoi à Buenos Aires, Argentine. Une compétition invitation pour des équipes de club. Les partisans en Argentine sont quelque chose à voir. Quelle atmosphère! Ils se présentent une heure avant le match et commencent à chanter accompagnés de tambours et ils n'arrêtent pas avant la fin de la rencontre. Le mieux l'équipe locale joue, le plus bruyants ils sont. Ils créent une atmosphère incroyable. C'est là que j'ai rencontré Arvidas Sabonis pour la première fois, possiblement le meilleur centre que j'aie jamais vu évoluer... sans exception. Sabonis jouait pour une équipe de Lituanie, Jalguiris Kaunas. Comment était cette équipe? Eh bien, quatre des partants pour Jalguiris étaient aussi partants pour la puissante équipe nationale de l'Union soviétique. Une très bonne équipe de club. N'oubliez pas que c'était avant le démantèlement de l'Union soviétique. Jalguiris joua en finale contre une équipe d'Argentine avec le superbe garde Cortejo. Sabonis s'avéra une force trop dominante et les Lituanais gagnèrent aisément. Je fus encore chanceux et arbitrai la finale. Je retrouverais à nouveau ces mêmes Lituanais l'année suivante en Grèce aux Championnats d'Europe et à Séoul aux Olympiques de 1988 alors qu'ils jouaient pour l'Union soviétique. Si c'était ça le basket européen, j'en conclus que ça devait être passablement bon.

L'année 1987 fut le début d'une période de cinq ans que je pourrais qualifier de « Big Time ». Il semblait que les quelques années antérieures de ma carrière internationale me préparaient à ce qui s'en venait. En 1987, je fus invité au Championnat d'Europe à Athènes, Grèce. Les Européens invitèrent deux officiels d'Amérique du Nord à ce tournoi comme officiels neutres. Paul Housman (un arbitre de l'ACC) des États-Unis et moi. Ce tournoi fut incroyable. C'était ma première expérience en Europe et ma première occasion de rencontrer quelques-uns des meilleurs arbitres de ce continent, des gars comme Costas Rigas (Grèce), Yvon Mainini (France) et Wieslaw Zych (Pologne) pour en nommer quelques-uns. Ces personnes étaient vraiment de bons officiels. Le tournoi se jouait au stade « Paix et Amitié », mais il n'y eut pas beaucoup de paix et d'amitié une fois le tournoi commencé. L'enjeu était le championnat d'Europe où la mentalité est de ne pas prendre de prisonniers. Plus de 500 représentants des médias et 45 chaînes de radio et de télévision couvraient l'événement. C'était vraiment le « Big Time ». Douze équipes réparties en deux poules de six équipes qui jouent à la ronde et les équipes classées dans les quatre premières dans chaque poule jouent en croisé dans la ronde des médailles. Le niveau d'intensité ne ressemblait en rien à ce que j'avais déjà vu. Comme officiel neutre, j'étais assigné aux rencontres les plus difficiles. La ronde préliminaire se solda comme prévu avec les quatre meilleures équipes finissant de la première à la quatrième position dans chaque poule.

Dans la ronde des médailles, Yvon Mainini et moi furent assignés à un match de quart de finale opposant l'Italie et la Grèce. Je me souviens que Mainini m'ait dit que ce n'était pas un cadeau. Mainini est un excellent officiel et nous avons pris ce match par la gorge d'entrée de jeu et n'avons eu aucun problème. Les deux équipes jouèrent magnifiquement, la Grèce causa une énorme surprise : l'équipe classée 4e qui bat l'équipe classée 1re (90-78) Dans la ronde des demi-finales, je fus assigné au match entre l'Espagne et l'Union soviétique. Il manquait un élément aux Soviétiques, Sabonis. Il s'était déchiré le tendon d'Achille et était en réadaptation. Il amenèrent en remplacement Vladimir Tkachenko. C'était un monstre à 2,20 mètres. Il était si immense que vous aviez peine à voir autour de lui sur le terrain. L'Espagne avait l'un des meilleurs tireurs d'Europe, Epi. Les Soviets s'avèrent trop forts pour les

Espagnols et l'emportèrent facilement 113-96. Pendant ce temps, les Grecs étaient sur une lancée et avaient causé une autre surprise en défaisant les puissants Yougoslaves, 81-77, mettant la table pour la finale entre les Soviétiques et les Grecs. Et quelle finale ça allait être! Certains ont affirmé que ce fut l'un des plus grands matchs jamais joués en Europe. Comme le voulut la chance, je fus assigné à cette finale en compagnie de Sanchis de l'Espagne. Inutile de dire qu'il s'agissait du summum dans le pays. Les dieux du basket n'auraient pas pu écrire un meilleur scénario pour les hôtes du tournoi, les Grecs, la chance de jouer pour toutes les billes... contre toute attente.

L'atmosphère de cette rencontre fut presque intenable. En approchant du terrain, je savais que j'allais vivre quelque chose de spécial. Vous pouviez réellement le sentir. À une extrémité, la puissante équipe nationale soviétique se préparait à affronter les hôtes grecs avec plus de 16 000 partisans passionnés qui dansaient, chantaient, criaient et rugissaient à l'écoute de l'hymne « Eye of the tiger » qui beuglait en fond de scène. Comme nous atteignîmes le terrain, l'atmosphère s'intensifia et je me dis en moi-même : « Même le Christ et ses 12 apôtres ne pourraient pas arbitrer ce match. » À la fin, les Grecs, grâce à l'artillerie lourde de Nik Gallis, battirent les Soviétiques en prolongation, 103-101. Le centre grec, Kambouris réussit deux lancers francs avec 4 secondes à jouer pour sceller la victoire finale. Les Soviétiques ratèrent un dernier tir et les Grecs étaient champions d'Europe. Hollywood n'aurait pu imaginer un meilleur scénario. Le pays devint fou en célébrant pendant les trois jours suivants.

Je n'avais jamais arbitré un match avec autant de pression auparavant. À un moment donné, je me souviens avoir regardé le chronomètre et il restait exactement 8 minutes lorsque Tkachenko enfonça un smash monstrueux. J'en perdis le souffle pendant une dizaine de secondes. C'était un peu terrifiant. L'année suivante, l'un des commissaires de ce tournoi m'avoua n'avoir jamais vu une atmosphère aussi intense que ce soir-là. C'était rassurant de voir que je n'étais pas le seul à avoir senti la soupe chaude. Ce tournoi fut une expérience incroyable. (Allez voir sur Youtube, Eurobasket 87)

Bon, comment surpasser ce tournoi en Grèce? Eh bien, j'imagine que c'est de recevoir une invitation pour arbitrer aux Olympiques de Séoul l'année suivante (1988). Les gens responsables de la sélection avaient dû aimer ce qu'ils avaient vu de moi jusqu'alors pour m'inviter aux Olympiques. Lorsque j'ai reçu la lettre, j'étais aux oiseaux, car les Olympiques représentent le mont Everest de l'arbitrage au basket. Un côté agréable au sujet de ce tournoi, mon bon ami John Weiland avait aussi été invité. J'avais fait plusieurs matchs au Canada avec John et il est un superbe officiel. J'ai appris beaucoup de lui au cours des années. Un autre canadien, Al Rae, était aussi à Séoul. Al était le vice-président de la Commission technique de FIBA et, à ce titre, était présent à tous les tournois d'importance comme commissaire. C'était toujours agréable d'avoir Al dans les parages, comme ami auprès de qui on pouvait régler des choses. Al avait lui-même été un arbitre de haut niveau ayant arbitré à quatre Jeux olympiques en carrière.

Pour une raison quelconque, ce ne fut pas mon meilleur tournoi. Je ne me souviens pas pourquoi, mais je n'ai pas connu un bon départ. Je n'étais pas à l'aise et apparemment, cela a paru dans mon arbitrage. Je n'ai arbitré que trois ou quatre rencontres et été assigné à la partie de 7e et 8e place. Aussi, à la fin, j'étais déçu de ma prestation et me suis demandé ce que dorénavant me réservait l'avenir. Pas un bon moment pour rater son coup.

Les Olympiques de 1988 ont constitué un point tournant pour le basketball international. C'est là qu'a germé l'idée de permettre aux professionnels de jouer pour les États-Unis. Les Soviétiques ont battu les USA en demi-finale et ont gagné l'or. Jusque là, les USA utilisaient des joueurs universitaires en compétition internationale et avaient connu passablement de succès. Mais là, il devenait évident que les universitaires ne pouvaient plus faire compétition aux

Européens et espérer gagner. Les Européens étaient trop forts pour eux. Lorsque les Soviétiques battirent les USA en demi-finale, un responsable de Basketball USA conclut: « Nous avons besoin des pros. » C'est à ce moment que la transition commença et allait mener à la participation des étoiles de la NBA aux Olympiques. J'en reparle plus tard.

J'étais incertain quant à l'avenir de ma carrière internationale. J'avais participé aux Olympiques et n'avait pas connu un bon tournoi. Je me demandais si c'était terminé. À ma surprise, l'année suivante, en 1989, j'ai été invité par la Fédération australienne de basketball pour arbitrer le Championnat d'Océanie, à Sydney en Australie. Il s'agissait de la ronde finale de qualification pour les championnats du monde qui auraient lieu en 1990 en Argentine. Ils invitèrent deux officiels neutres pour arbitrer la série 2 de 3 entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande, Stavros Douvis de la Grèce et moi. L'Australie démolit la Nouvelle-Zélande. Ce ne fut même pas serré. Je me suis demandé pourquoi on avait fait venir deux officiels de l'autre bout du monde pour arbitrer cela. Ils ont dit qu'ils avaient eu des problèmes dans le passé lorsqu'ils avaient utilisé des arbitres locaux. Ils souhaitaient utiliser des neutres pour faire changement. Ça leur a coûté une fortune pour nous amener là, mais je leur ai dit que s'ils avaient besoin de neutres une autre fois, ils n'avaient qu'à me faire signe. L'Australie est un pays magnifique à visiter.

De toute évidence, ma carrière internationale n'était pas finie. L'année suivante, en 1990, je suis invité aux Championnats du monde à Buenos Aires, Argentine. Ce fut tout un tournoi et je sentis que ma carrière était relancée. C'était mon troisième voyage en Amérique du Sud et je m'y sentais à l'aise. Ce tournoi fut le dernier où les USA utilisèrent des joueurs universitaires aux grands événements (Mondiaux et Olympiques). Les Américains étaient dirigés par Mike Krzyzewski de l'Université Duke. J'ai été assigné à la poule dans laquelle ils étaient classés et ai arbitré trois de leurs rencontres. J'ai donc appris à les connaître un petit peu. Ils avaient une très bonne équipe constituée de joueurs tout-étoiles comme les Mark Randal de Kansas, Christian Laettner de Duke, Alonzo Mourning de Georgetown, Smith de Uconn, Billy Owens de Syracuse et Kenny Smith de Georgia Tech pour en nommer quelques-uns. Le premier match du tournoi, je les arbitre contre la Grèce. Ils battent les Grecs dans un excellent match qui va en prolongation. Plus tard, c'est leur match contre l'Espagne que j'arbitre. Ils battent les Espagnols aisément. Maintenant, nous voilà dans la ronde de championnat. Les matchs se jouaient à un stade nommé Luna Park. Nous avons un autre nom pour cet endroit, Lunatic Park, car les partisans étaient incroyables. Mais quelle atmosphère! On m'assigna à de grands matchs : Brésil vs Yougoslavie, Grèce vs Argentine et Porto-Rico vs Argentine.

Dans la ronde des médailles, les Américains perdirent contre les Yougoslaves. Les Soviétiques battirent Porto-Rico dans l'autre demi-finale. On se retrouvait donc avec les Soviétiques et les Yougoslaves pour l'or et les Américains et Porto-Rico pour le bronze. Mon bon ami Costas Rigas de la Grèce et moi furent assignés à la rencontre de médaille de bronze. Nous étions les deux meilleurs officiels à ce tournoi et nous nous sommes demandé pourquoi nous n'avions pas été choisis pour le match de médaille d'or. Nous étions furieux et avons même songé à ne pas arbitrer cette partie, mais Al Rae nous a persuadés de ne pas faire de bêtise et nous avons fait le match. Il nous a dit que parfois, il ne faut pas se battre contre la mairie et que c'était ici le cas. Éventuellement, les Yugos battirent facilement les Soviétiques alors que le match entre les USA et Porto-Rico fut un classique. Quelle chance pour nous finalement. Ce fut l'un des matchs les plus difficiles que j'aie eu à arbitrer. Extrêmement physique. Costas et moi avons appelé 64 fautes et avons à peine empêché une explosion. Les Américains gagnèrent en prolongation sur une violation d'intervention sur le ballon. C'est ce soir-là que Krzyzewski me suggéra de joindre le clergé. Mais, c'est une autre histoire. Tout dans ce tournoi fut comparable à ce qu'il y a de mieux.

L'année suivante, 1991, année pré-olympique, j'ai été invité encore une fois au Championnat d'Europe, cette fois à Rome, Italie, avec Jim Burr des États-Unis. Il s'agissait de mon deuxième championnat européen et, encore là, ce fut une année de transition pour le basketball international. Les Yougoslaves participèrent comme équipe unifiée pour la dernière fois. La guerre éclata en Yougoslavie pendant la tenue de ce tournoi et, éventuellement, les Serbes et les Croates prirent chacun leur direction après la scission du pays. Dommage parce que l'équipe yougoslave était une excellente formation avec plusieurs joueurs évoluant dans la NBA. De fait, P.J. Carlesimo, l'un des adjoints de l'équipe olympique américaine, était venu pour épier les Yougoslaves et nous a avoué qu'ils les craignaient en vue des prochaines Olympiques. Les Yugos unifiés étaient vraiment forts. Malheureusement, la guerre changea tout et, l'année suivante, à Barcelone, la Yougoslavie ne fut représentée que par des Croates. Quel dommage!

Mais, revenons à Rome. L'Italie avait une très bonne équipe qui se retrouva en finale contre les Yougoslaves. Costas Rigas, mon ami grec, et moi furent assignés à la finale. Les Yugos furent trop forts pour les Italiens. Comme je l'ai déjà dit, ils avaient dans leurs rangs plusieurs joueurs de la NBA dont Vlade Divac, Drazen Petrovic, Dino Raga et Toni Kukoc. Le premier soir du tournoi, un incident se produisit dans l'un des matchs et les deux officiels en devoir ne furent assignés à aucune autre rencontre par la suite. On sait par ailleurs qu'en tant que neutre, on va arbitrer les parties difficiles. Le jour suivant, je fus assigné au match des Grecs. Le lendemain, encore les Grecs. J'imagine alors que c'est une malchance, mais pas de problème. Puis le jour suivant, encore les Grecs pour la troisième fois de suite. Laissez-moi vous dire que les Grecs peuvent vous épuiser, car on en a plein les bras avec eux. J'ai donc demandé à l'assignateur ce qui se passait. Il me répondit qu'à cause des deux officiels écartés de la compétition, il n'avait pas le choix de nommer un neutre pour leurs rencontres. De plus, il me dit que je réussissais à bien contrôler les Grecs. Croyez-moi, ils étaient fatigués de me voir et moi aussi de les arbitrer. Mais, tout se passa bien. Vous réalisez que vous avez vu souvent la même équipe lorsque leurs partisans commencent à vous appeler par votre nom. Je dirai une chose au sujet des Grecs: ils viennent pour jouer et leurs partisans sont formidables.

Jusqu'alors, j'avais connu une carrière internationale assez bien remplie de tournois d'envergure partout dans le monde. Mais incroyablement, le moment le plus marquant était encore à venir. En 1992, je fus invité une seconde fois aux Olympiques, cette fois à Barcelone en Espagne. Ce fut complètement différent des jeux de Séoul. « Comment? », me direz-vous. Je me souviens qu'en entrant dans le stade pour les cérémonies d'ouverture, je regardai tout autour l'architecture du stade et me dis en moi-même: « Voilà comment ce doit être. » Le stade possédait une vieille structure à saveur d'ancienneté. La ville entière confirmait cette sensation que j'avais. Séoul était trop neuve avec des installations récentes et je n'avais pas eu la même sensation qu'ici à Barcelone. Je me sentais plus à l'aise ici.

Ces Olympiques furent uniques en ce sens que, pour la première fois, les pros purent participer et les USA offrirent au monde le « Dream Team ». Le Dream Team était unique, une équipe qu'on voit une fois dans sa vie. Ils constituaient un phénomène et comme le dit Jack McCallum dans son livre intitulé « Dream Team », un coup puissant de marketing. Ils furent l'histoire des Olympiques de 1992. « Le « Dream Team » a créé le plus grand impact de l'histoire, tous les sports collectifs confondus », a dit Sarunas Marciulionis de Lituanie. Et d'ajouter Kim Bohuny de la NBA : « Nous avons recueilli beaucoup d'information de nos joueurs internationaux et un grand nombre d'entre eux ont affirmé avoir commencé à regarder le basket aux Olympiques de '92. » Ils étaient un groupe d'icônes qui conquiert le monde du basket pour toujours. Comme le remarque Jack McCallum dans son livre, le meilleur indicateur de ce que signifia cette équipe est dépeint dans les mots de l'un de ses membres les plus éminents, un homme qui a remporté cinq championnats de la NBA, trois fois le joueur le plus utile, un titre de la

NCAA et un nombre incalculable de concours de popularité . « Pour moi », dit Magic Johnson, « le Dream Team est la chose la plus importante que j'ai faite au basketball. Parce qu'il n'y aura jamais plus une équipe comme celle-là. C'est impossible. »

Il y avait 12 équipes dans le tournoi olympique, deux poules de 6 équipes qui jouent à la ronde avec les quatre meilleures accédant à la ronde des médailles dans un système croisé. De nouveau, j'étais invité comme neutre ce qui signifiait que je ferais quelques-unes des parties les plus difficiles et les plus serrées. C'est ce qui arriva. En fait, toutes les équipes que j'ai arbitrées ont atteint la ronde des médailles. Au début de la ronde des médailles, je fus assigné à une rencontre de quart de finale entre l'Allemagne et l'Union soviétique. Le match s'est bien déroulé avec une victoire serrée des Soviétiques. La Lituanie, la Croatie et le Dream Team gagnèrent aussi leur quart de finale. Lorsque vinrent les assignations pour les demi-finale, mon nom n'était pas sur la liste, ce qui était bon signe. Car, si vous êtes assigné à une demi-finale, il est peu probable que vous fassiez la finale. Je dois admettre que j'avais la finale en tête depuis le tout début et, maintenant, il me semblait avoir une chance d'être choisi. Deux jours plus tard, les assignations ont été annoncées et Wieslaw Zuch, surnommé « Ziggy », et moi étions assignés à la finale. Wow! J'avais atteint le sommet du Mont Everest de l'arbitrage au basketball, la finale olympique, avec la plus grande équipe de tous les temps ce qui rendait l'expérience encore davantage précieuse.

Lorsque le ballon fut lancé au début du match, il y eut tant d'éclairs de caméra qu'il semblait y avoir un océan de lumières dans le stade. L'issue de la rencontre ne fut jamais en doute, même si la Croatie mena au cours des premières minutes à 25-23. Une fois que les Dream Teamers se mirent en vitesse, c'était terminé et les USA gagnèrent par 117-85. Le match se déroula sans anicroche de notre point de vue, celui des officiels, et ce fut une rencontre facile et agréable à arbitrer. La chose la plus remarquable pour moi dans cette partie fut la vitesse de ces gars-là. Lorsque des joueurs tels Michael Jordan ou Scottie Pippen décidaient de vous barrer le chemin en défense, vous alliez trouver la soirée longue. Ils sont de gros et grands hommes et une telle vitesse est incroyable. Et lorsqu'ils s'exécutaient en contre-attaque, c'était de la poésie en mouvement. Je me souviens d'une échappée de Michael Jordan qui se termina par un smash : grandiose à voir! Il peut être électrisant de voir évoluer les Michael Jordan, Scottie Pippen, Magic Johnson, Charles Barkley, Larry Bird, Patrick Ewing, Karl Malone, David Robinson, Chris Mullen, Clyde Drexler, and Laettner (l'universitaire). Dans les dernières secondes du match, j'étais près de John Stockton qui dribblait le ballon et je lui ai demandé de me donner le ballon à la fin et il m'a répondu : « Je ne peux pas . » J'ai découvert plus tard que le ballon de match allait être remis au Panthéon du basketball à Springfield, Massachussetts.

Au cours du tournoi, nous avons passé beaucoup de temps sur le site du basket et nous avons vu la plupart des matchs du Dream Team. C'était comme un concert rock lorsque ces gars-là étaient en scène. Tout le monde voulait les voir jouer. Nous n'en croyions pas nos oreilles à entendre les prix que les gens étaient prêts à payer pour des billets à leurs matchs. On nous offrit 600\$ pour un billet si nous pouvions en avoir un pour le match USA vs Angola. Vous vous moquez de moi? Quelle personne saine d'esprit dépenserait une telle somme pour voir une telle dérouillée? Mais, cela reflétait la popularité de cette équipe. Quelque chose à voir. Les gradins étaient remplis à capacité avec de nombreuses célébrités présentes chaque fois qu'ils jouaient, des gens comme Spike Lee, Evander Holyfield et Kirk Douglas. Il n'y a pas de doute que les billets pour le Dream Team étaient les plus recherchés.

Mon bon ami grec Costas Rigas, qui se retirerait de l'arbitrage après ce tournoi, fut assigné à la finale féminine à Barcelone. Costas est le seul officiel, à ma connaissance, à avoir arbitré un match de médaille d'or olympique chez les hommes et aussi chez les femmes. Il avait fait la finale masculine en 1984 à Los Angeles. Lui et moi sommes

devenus de bons amis au cours des années et c'est un privilège de l'avoir connu et d'avoir arbitré avec lui. Je pense souvent à lui.

Le lendemain de la partie, j'étais à l'aéroport de Barcelone en attente d'un vol pour Francfort lorsqu'un journaliste sportif d'Allemagne s'approcha de moi et me demanda si j'avais une idée de la taille estimée de l'auditoire télévisuel du match de la veille. Je n'avais aucune idée. Il me révéla qu'il était estimé à un milliard et demi de personnes. Wow! Heureux de ne pas avoir gaffé. Et pour remettre les pendules à l'heure, plusieurs personnes m'ont parlé de la faute technique que j'avais imposée à Charles Barkley dans cette rencontre. En vérité, je n'ai pas décerné de faute technique à Charles. Nous avons échangé des mots à propos d'un appel qu'il voulait, mais c'est tout, pas de technique.

Voilà en bref le parcours vers Barcelone. Plusieurs détours, plusieurs leçons, quelques déceptions, mais assurément un périple gratifiant. Comme officiel, j'ai eu de la chance au cours des années. J'ai rencontré des gens bien et fait de très bons amis. Une chose que je n'ai jamais manqué de faire, c'est d'observer les meilleurs officiels et d'essayer de suivre leur exemple à savoir comment agir dans certaines situations, comment traiter avec les entraîneurs, les joueurs et comment être le plus professionnel possible. J'ai eu l'occasion d'apprendre de quelques-uns des meilleurs dont Ron Foxcroft (probablement le meilleur), John McDonough, John Weiland, Don Cline, Roger Caulfield, Fran McHugh et Don Grant. Lorsque ces personnes me disaient quelque chose, j'avais tendance à écouter parce que j'allais apprendre quelque chose. Ces gens-là n'étaient pas seulement d'excellents officiels, mais aussi des personnes formidables. J'ai toujours respecté les joueurs et les entraîneurs et le sport lui-même en faisant de mon mieux à chaque soir, et j'espère que ce fut suffisant.

Je crois que dans toute aventure, il faut trois choses pour réussir. D'abord, il faut un peu de talent. Ensuite, il faut compter sur l'aide d'autres personnes tels, mentors, évaluateurs, etc. Et enfin, il faut avoir beaucoup de chance. J'ai eu la bonne fortune d'avoir d'excellents mentors et conseillers et sans leur aide et leurs conseils, les succès que j'ai connus n'auraient pas été possibles. J'ai une dette de gratitude envers eux.

C'est la première fois que je tente de documenter ces événements et j'ai sûrement oublié plusieurs détails. Je n'aurais pas eu ce problème si j'avais tenu un journal, pas vrai? Trop tôt vieux, trop tard sage!